

Je ne suis pas fou

Assis sur la banquette arrière, jaunie par le temps et les fumées de cigarettes consommées par mes grands-parents depuis des décennies, je contemplai les voitures derrière la nôtre, disparaître une par une, lentement, dans le brouillard. Le soleil commençait à se dissiper lui aussi, ne laissant transparaître que quelques lances de lumière dans l'habitacle. Petit à petit, les îlots de végétations qui flottaient sur les champs de terre battue, s'évanouissaient dans la brume. Lorsque la dernière voiture, la plus proche, se volatilisa dans la fumée grisâtre, ne laissant derrière elle que la faible lueur de ses phares, je me retournai vers le pare-brise couvert de bruine. Le brouillard avait réussi à étouffer notre voiture, et nous étions encore loin de notre destination.

J'entamai un décompte des cadavres de mégots, fumés bien avant ma naissance, qui gisaient à mes pieds. Le trajet était long, je le savais très bien, ce n'était pas la première fois que je passais le week-end chez mes grands-parents. Devant moi, les dernières touffes de cheveux grisâtres de mon grand-père, dépassaient des côtés de son appui-tête, celles-ci formaient une fraise de vautour laissant apparaître un cratère de peau livide, en son centre. Source de la cascade de peau ridée qui esquissait son visage. Leurs nez en bec d'aigle, renforçaient d'autant plus la sensation d'être accompagné par des vautours, dans un lieu mystique. Les yeux de ma grand-mère, telles deux billes noires, étaient fixés sur moi dans le rétroviseur. Le paysage ne changeait pas. La brume semblait solide et pressait contre les vitres. Il aurait suffi que j'en ouvre une pour que la masse sombre, semblable à une nuée ardente, se déverse dans l'habitacle. A intervalles irréguliers, la forme d'un cadavre d'arbre, pareil à un tigre énorme et couvert de suie, donnant l'assaut, surgissait de l'avalanche grise qui recouvrait la voiture. Je finis par m'assoupir.

À mon réveil, nous commençons à sortir du brouillard. Le soleil ne revint pas, le ciel était d'un blanc laiteux. Mon grand-père donna plusieurs coups de volant, la voiture tourna dans quelques rues avant de se stopper subitement. Les corbeaux sur les lignes électriques épiaient notre arrivée. Je descendis de la voiture, muni de mes bagages. Le quartier n'avait pas bougé, toutes les maisons de la rue avaient leurs volets fermés, la végétation reprenait ses droits sur les trottoirs et escaladait les façades. Mon grand-père ouvrit les cinq verrous de la porte avec cinq clés différentes, toutes attachées au même trousseau.

L'odeur de café froid et de cigarettes imprégnée dans la tapisserie verdâtre de l'entrée, me frappa au visage. Je m'engageai vers ma droite, pour monter le grand escalier. Sur les murs de celui-ci, la tapisserie beige à motifs de fleurs fanées brunes, était couverte de tableaux enfermant des prisonniers, qui regardaient avec attention mon ascension. Essoufflé, la porte de la chambre finit par céder dans un grincement aigu, je posai mes sacs sur le grand lit bleu. Les murs étaient couverts de papiers peints indigo ternis par le temps, et la moquette avait perdu sa teinte lapis-lazuli, j'avais la sensation d'être dans une toile d'Yves Klein. J'essayai d'ouvrir la petite fenêtre aux carreaux opaques, mais celle-ci était verrouillée.

Quelques heures plus tard, je descendis pour manger. Mon grand-père et ma grand-mère assis autour de la table ronde de la cuisine, écoutaient le grésillement incessant d'un vieux poste radio mutilé de son antenne, posé pareillement à une relique au centre de la nappe cirée jaune. Les trois assiettes de soupe verte, trouble et brûlante, comme des étangs tranquilles, attendaient d'être asséchées par les coups de cuillères. La seule faible lumière au-dessus de la table, clignotait difficilement, mais donnait assez de lumière pour apercevoir une poignée de mouches agonisantes, comme priantes autour du poste, qui donnait son dernier sermon incompréhensible. Soudain, le

silence régnait, le poste avait rendu l'âme et aucune des nombreuses pendules à coucou accrochées aux murs ne souhaitait rompre le calme. Au milieu de cette collection de petites pendules en bois sculpté, dans un coin sombre de la pièce, trônait une corneille empaillée. Son regard vitreux ne me quitta pas du repas.

Je laissai mes grands-parents à leur calme cérémonial, pour monter me coucher. Les marches se lamentaient à chacun de mes pas. Les murs suintaient autour de moi, les cadres des tableaux semblaient pleurer de l'huile. Arrivé à la moitié de la montée, ma tête commença à tourner. Les visages sur les tableaux se déformaient et leurs regards devenaient menaçants. Dans un élan de terreur, je réussis à monter les ultimes marches à la force de mes bras, et je m'enfermai dans ma chambre, en claquant la porte à l'aide de tout mon poids.

Je fus réveillé au milieu de la nuit, couvert de sueur, par ce que je crus d'abord être des cris d'oiseaux. Je sortis de ma chambre et vis de la lumière dans le bureau de mon grand-père, le bruit venait d'ici. Il n'y avait personne, seulement différents modèles de postes radio posés en hauteur, sur des étagères, crachant leurs grésillements indéchiffrables. Je m'appliquai à les éteindre un par un, puis lorsque j'éteignis la lumière, j'aperçus les corbeaux siégeant sur la ligne électrique face à la fenêtre, j'aurai pu croire qu'ils étaient empaillés, s'ils ne s'étaient pas mis à croasser en chœur, avant de tous s'envoler, comme de la cendre prise dans un coup de vent.

Lorsque je retournai dans le couloir, je distinguai une silhouette dans la pénombre, devant la porte de ma chambre. Ce n'est qu'au moment où j'allumai la lumière que mes grands-parents, devant moi, commencèrent à hurler. Ils n'avaient plus rien d'humains. Leurs visages couverts de sang étaient transpercés chacun par une espèce de bec crochu et charbonneux, qui avait détruit leurs nez et leurs mâchoires. Leurs peaux tombaient en lambeaux comme des morceaux de parchemins. Leurs yeux étaient emplis de noir, comme si l'encre de leurs pupilles s'était déversée dans leurs sclères. Des plumes éclosaient de leurs bras sanguinolents, semblables à des pointes de lances invisibles. Des serres étaient sorties de leurs paumes dans le sens opposé de leurs doigts. Les deux énormes corvidés se mirent à foncer sur moi avec difficulté, tels des enfants apprenant à marcher. Terrifié, tout en reculant, j'évitai de justesse les coups de pattes qu'ils me lançaient.

Poursuivi par ces deux abominations, je retournai dans le bureau, j'attrapai le tisonnier de la cheminée, et montai sur un guéridon. J'essuyai les larmes qui coulaient sur mon visage et frappai quelques coups latéraux pour les éloigner. Leurs becs s'ouvraient pour libérer des cris de plus en plus stridents et des plumes continuaient à éclore de leurs bras. Cerné, je décidai de sauter en projetant mon dos contre la fenêtre. Je finis mon vol plané au milieu de la rue, dans une mare de bris de verre. J'entendis aussitôt les verrous de la porte d'entrée s'ouvrir un à un. Je me relevai et iniziai une course folle, sans savoir où aller, à travers les rues de ce village, en ruines, qui, peu à peu, se transformait en un labyrinthe terrifiant. Le goudron mordait mes pieds nus et chacun de mes pas devenait plus dur que le précédent. Le froid rongea ma peau. A chaque coin de rue, des cris d'oiseaux résonnaient. La lune, comme un projecteur, créait des ombres chinoises de monstres gigantesques sur les façades. De toutes mes forces, j'essayai de fuir ma propre ombre en évitant les silhouettes sombres assises sur les toits et aux sommets des pylônes électriques. Enfin, je discernai au loin, l'église du village, perchée sur une colline.

Lorsque j'enjambai la clôture de planches plantées dans la boue, les corvidés nichés sur le toit de l'église s'envolèrent dans un spectacle cauchemardesque, tel un banc de poissons, ils commencèrent à tourner frénétiquement autour du clocher, dans le ciel bleu sombre. Certains quittaient le groupe pour me surprendre et s'abattre sur moi, plantant leurs griffes dans mon crâne et mon dos, pendant que mes pieds s'enlisaient dans la boue à chaque pas. Je poussai la lourde porte de

l'église, à bout de souffle, en frappant le dernier corbeau accroché à mon bras. Au bout de la nef, je reconnus un religieux, dos à moi. Je l'appelai, en commençant à pleurer d'allégresse, enfin j'allai trouver de l'aide. Je parcourus les rangées de bancs, les pieds gelés et encore marqués par les griffures du goudron. Lorsque je touchai son épaule, il se retourna brusquement et planta ses serres dans mon poignet. Ses grands yeux imbibés de sang, dans lesquels un orbe de charbon se noyait, me toisèrent avec haine. Il se dressa brusquement, en me projetant au sol. Quelques-unes de ses dents étaient encore attachées à des bouts de chair accrochés autour de son bec d'ivoire noirâtre, comme si ce dernier était sorti de sa gorge en broyant sa mâchoire. Enragé, il griffait sa peau couverte de plumes ensanglantées. Tels des silex, de longues plumes noires hérissées sortaient de ses bras. Je m'efforçai de reculer en rampant. Le tisonnier à la main, je lançai des attaques désespérées en souhaitant ralentir la fréquence de ses coups de becs contre le carrelage. Ses cris retentissaient dans toute l'église. Je me relevai au moment où il élança son énorme bec de charbon dans un banc de bois, le brisant en deux. Je profitai de son étourdissement pour planter le plus fort possible, le pique en fer forgé de mon arme, au centre de son crâne. La bête hurla si fort, que les oiseaux commencèrent à s'écraser contre la bâtisse. Je réussis à m'échapper de ma tétanie au moment où ils brisèrent les vitraux et s'engouffrèrent tel un torrent à travers les arches.

Je sortis de l'église, courus sur quelques mètres avant de vomir. À mes pieds, gisait une bouillie de plumes grises et de sang. Il n'y avait plus un bruit. Ce n'est qu'une fois que je levai les yeux que j'aperçus l'assemblée réunie pour mon jugement. Devant moi, des milliers de corbeaux m'examinaient avec mépris, silencieusement. Tels des vautours attendant le signal pour se jeter sur moi. Il fut donné lorsque je vis surgir de l'église, un oiseau noir d'une envergure horrifiante. Les yeux embués de sang, son cri perçant sorti droit de l'enfer, retentit si violemment, que mes oreilles sifflèrent en continu. Lorsque la première ombre sauta de son perchoir dans ma direction, toutes les autres se dressèrent dans le ciel, tel un essaim de frelons. Un éclair parcourut mon esprit, je ne pris pas le temps de réfléchir. Mes jambes s'activèrent toutes seules et je courus à perdre haleine à travers la forêt derrière l'église. Cette nuit, je compris ce que signifiait l'instinct de survie. La peur de la mort, n'était rien face à la terreur de finir dévoré comme Prométhée, mais par des milliers d'humains métamorphosés en rapaces. Je n'avais plus de souffle, mais l'épouvante motivait mes muscles. Je ne sentais plus les cailloux et les branches qui me tranchaient les pieds. Lorsque mes oreilles s'arrêtèrent de siffler, j'entendis les battements acharnés des ailes derrière moi, tels les tambours de l'enfer.

Quand je pensai être assez loin, et que je ne discernai plus que le martèlement de mon cœur, je me retournai. Loin dans le brouillard, je reconnus les yeux sanguinolents de la harpie dantesque, le tisonnier encore planté dans son crâne. Ils me transpercèrent, me tétanisèrent. Je ne pouvais plus bouger, le sang dans mes veines commençait à bouillir. Des cloques de brûlures apparaissaient sur mes bras. Les oiseaux que je pensais avoir miraculeusement semés, devenaient distincts dans les branchages couverts de brume. Je commençai à avoir l'impression qu'ils jouaient avec moi. J'étais la proie de leur partie de chasse à courre. Ce n'est que lorsqu'une larme ou une goutte de sueur, coula sur ma joue pour se loger à l'une des commissures de mes lèvres, que le goût salé, débloqua mes jambes.

Je continuai à courir sans m'arrêter, toujours dans la même direction, sans savoir où j'allais, respirant l'air gelé qui me brûlait les poumons. Les flocons de neige qui avaient commencé à tomber, me griffaient le visage. Au loin derrière moi, les piailllements des oiseaux ne cessaient pas, se rapprochant de mes oreilles. Un manteau glacial me recouvrait, mes larmes gelaient sur mes joues. Ce cauchemar n'avait pas de fin. Je fermai les yeux aussi fort que possible, au point d'en avoir mal, espérant me réveiller de ce mauvais rêve. Je ne sentais plus mes jambes. Lorsque je trébuchai, j'étais arrivé à la lisière de la forêt.

